

VOL AU SALÈVE

par Serge Allemand

En ce début de printemps, Bob Morane s'ennuyait à Paris surtout que, précocement, le temps était revenu au beau et que la température, en l'espace de quelques jours, avait grimpé allégrement de près de vingt degrés. De ce fait, il sentait monter en lui des envies de bougeotte. L'invitation qu'il avait reçue la veille arrivait à point.

Son sac fut bouclé en quelques minutes. Le temps de mettre en marche son répondeur, de prévenir madame Durant qu'il partait et que son absence allait durer quelques jours, que déjà, dans le parking souterrain, il balançait son sac sur les sièges arrières de sa Range Rover 4x4, dont le plein était toujours fait en prévision d'un départ précipité. Il prit place derrière le volant, démarra le lourd véhicule et quitta la capitale enfumée, bruyante et sale par la Porte d'Italie, pour se lancer sur l'autoroute en direction des Alpes.

Cette invitation inattendue émanait d'un certain Paul Lormand. Un jeune homme de nationalité Suisse qui habitait Genève. Ils s'étaient rencontrés lors de la dernière aventure qui l'avait opposé une nouvelle fois à Ming et qui avait failli mal se terminer pour lui-même*. Heureusement le Suisse avait en partie sauvé la situation, sans oublier son ami Bill qui avait pris une part non négligeable dans l'action, lui sauvant très certainement la vie. Cela se passait pas très loin de chez Paul, dans les Alpes, à la frontière de la Suisse et de l'Italie.

Bob avait tout de suite apprécié Lormand pour son humour, sa prodigieuse intelligence, son sang-froid et aussi parce qu'il gardait en lui, comme un trésor inestimable, une bonne part de son âme d'enfant et cela, malgré sa trentaine. Aussi, quand l'invitation lui était parvenue, il n'avait pas hésité une seconde. Ce changement d'air lui ferait du bien, le soleil aussi. Pas le temps de prévenir Bill. Pour une fois il partirait seul. De toute façon, l'Écossais devait avoir fort à faire avec son élevage de poulets, car cela faisait déjà trop longtemps qu'il le délaissait, pour parcourir le monde en sa compagnie.

Et maintenant, tout en se balançant au gré du vent léger, Bob Morane se laissait porter, accroché sous la grande voile du parapente de couleur jaune vif, cherchant les courants chauds ascendants, virevoltant, s'élevant, revenant vers la paroi à pic du Salève d'où ils s'étaient élancés voici déjà quelques minutes. Bob n'avait jamais pratiqué ce sport auparavant, il le découvrait donc et très vite, il en avait assimilé les techniques. Il aimait cette sensation grisante de voler. Pas loin de lui planait aussi son ami et tout deux profitaient pleinement du silence car peu de bruits parvenaient jusqu'à eux.

Le soleil illuminait cette journée magnifique. Le temps clair permettait aux regards d'embrasser le panorama grandiose ; des Monts du Jura encore enneigés en passant sur la flaque bleue du lac Léman sur lequel se traînaient, vus d'ici, de minuscules bateaux, jusque vers la droite, sur les Monts du Chablais pour mourir, tout au loin, sur la chaîne des Alpes écrasée par le majestueux Mont Blanc. Ils se balançaient et se dirigeaient en tirant de petits coups, à gauche ou à droite, sur les suspentes de leur toile. Ils dominaient Genève et son jet vertical dont l'eau retombait, d'un côté ou de l'autre, au gré des courants aériens, en un vaporeux panache blanc. La cité de Calvin voisinait Annemasse et d'ici, la frontière des hommes n'existait plus.

Les parapentes se suivaient, décrivaient les mêmes trajectoires, presque comme s'ils étaient solidaires l'un de l'autre, reliés, accouplés par d'invisibles liens. Ils cherchaient les aspirations ascendantes qui leur permettaient de faire durer le vol. Les amis ressentaient un énorme plaisir avec parfois des montées terribles d'adrénaline lorsqu'ils frôlaient les parois nues du Salève. Ils traçaient ainsi, dans l'air pur, des arabesques inconnues et compliquées.

Oui, Bob Morane, ne regrettait vraiment pas d'être venu.

Tout aurait pu continuer longtemps ainsi, du moins tant qu'ils arrivaient à se maintenir en altitude, si tout à coup, il n'y eut comme un bruit sourd, bref, comme un claquement. Ce son ne leur parvint d'ailleurs qu'étouffé, imprécis, traversant le chuintement aigu du vent qui sifflait à leurs oreilles.

Ils crurent d'abord à un tir de mine venant de l'immense carrière qui s'ouvrait sous eux, un peu sur la gauche. Morane, y jetant un rapide coup d'œil, n'y remarqua cependant rien d'anormal. Pas de nuage de poussières qui eut attesté d'une explosion.

Quelques secondes plus tard, il y eut un second claquement. Cette fois, Bob l'avait nettement entendu, peut-être le vent avait-il tourné, portant le son jusqu'à lui ? Il l'aurait juré, c'était un coup de feu. De fusil gros calibre, plus précisément ! Une arme de guerre ou peut-être même un fusil pour gros gibier, genre éléphant ou rhinocéros.

"*Bon sang, on nous tire dessus*" pensa-t-il.

Car il avait entendu le sifflement de la balle, qui était quand même passée assez nettement au-dessus de lui. Il savait, que Paul et lui constituaient des cibles idéales pour n'importe quel plaisantin voulant s'entraîner au tir. En plus, comme ils oscillaient légèrement, l'exercice n'en était que plus difficile et excitant pour un tireur sadique. Ils étaient seuls dans le ciel, surplombant l'Autoroute Blanche et les terrains vagues qui la bordaient.

Paul avait aussi entendu et compris la situation. Comme s'ils s'étaient donnés le mot, dans un même mouvement, les deux hommes tirèrent sur les cordes de nylon de leur voile pour les faire décrocher et entamer une descente rapide. Ils savaient bien qu'ils ne possédaient que bien peu de chance d'échapper au tireur, car celui-ci avait tout le temps qu'il fallait pour ajuster ses coups avant qu'ils ne touchent terre. Ils imprimaient aux voiles un mouvement tournoyant afin d'être moins facilement atteints. Une fois au sol, ils ne pourraient même pas se planquer dans la végétation de la vallée car, en cette saison, celle-ci bourgeonnait à peine et n'offrait pas de rempart protecteur. Il n'y avait d'ailleurs pas d'endroits où se cacher, pas de grands arbres, juste quelques buissons rabougris.

Pendus aux bouts de leurs fils, tels des pantins, Morane et Lormand ne pouvaient se défendre ni se protéger. Ils redoutaient un troisième et un quatrième tir qu'ils n'entendraient pas, prouvant ainsi qu'ils avaient été touchés et qu'ils étaient morts. Pourtant rien ne vint. Pourtant la descente leur parut durer éternellement. Pourtant...

Les tirs venaient de la carrière, Morane en était sûr. Ils s'en éloignaient le plus rapidement possible, mais Bob avait fini par le voir. LUI, encore LUI !

Il se tenait presque à mi-hauteur de la falaise rendue nue et lisse par les extractions abusives, se découpant avec son habit noir sur la pierre de couleur claire. Un habit noir et strict de clergyman. Bien visible et remarquable malgré la distance, son crâne chauve brillait. Il tenait le fusil à lunette, avec lequel il venait de faire feu à deux reprises, la crosse calée au creux de sa hanche, le canon dirigé vers le ciel, légèrement incliné sur le côté.

Comment avait-il réussi à parvenir à cet endroit, apparemment insouciant de tous, d'être vu et des risques encourus. La police pouvait surgir à tout instant. Peut-être, comme à son habitude, s'était-il assuré le silence et la complicité des ouvriers ?

Et Morane comprit que ses vacances à peine commencées venaient de se terminer.

Non, lui et Paul ne risquaient pas d'être touchés en plein vol. Si les balles les avaient épargnés, c'est que le *sniper* voulait que cela en soit ainsi. Ming se révélait être un trop bon tireur pour rater une cible, fut-elle mouvante, avec un fusil à lunette, à quelques centaines de mètres de distance.

Lui, Morane, devait prendre ce tir comme un avertissement, ou plutôt comme la manifestation d'un retour. Le Mongol signifiait ainsi, à sa manière, un peu comme dans un jeu, avec son goût immodéré de la mise en scène, que le temps de l'action était enfin revenu.

Le Français, qui n'avait jamais pu résister à un appel de détresse, avait passé un accord avec l'Ombre Jaune alors que celui-ci venait quémander son aide. Cela se passait au terme de l'aventure que nous avons déjà mentionnée. Jamais il ne renierait sa parole donnée, fut-ce à son pire ennemi. Et puis...

Et puis, la vie de Tania n'était-elle alors pas en jeu !

Ses pieds touchèrent le sol, il roula dans l'herbe encore jaune de l'hiver. Déjà, il en était persuadé, Ming avait disparu de la carrière. Celui-ci ne tarderait pas à réapparaître et à se manifester. Peut-être à Paris ? Pour l'heure, Bob allait regagner en urgence le quai Voltaire et se préparer. Il appellerait vite son ami Bill Ballantine et le tirerait certainement de son occupation favorite à peine retrouvée. Il allait avoir besoin de son aide, de son inépuisable vigueur, et de son intelligence.

Il devra aussi réunir toutes les forces disponibles, l'aventure approchait à grands pas...

Fin.

* Lire, "Les fils d'Orion", du même auteur



Illustrations de Serge Paquot